
LE BREF (JULES-ARTHUR)

Angers 1858-61.

Le reçu de cotisation que notre Société avait fait présenter, le 18 novembre 1897, à notre camarade Le Bref, 46, rue de Nanterre, à Asnières, lui revint impayé avec la mention « Décédé ».

Justement ému de ce fait, notre dévoué Président me pria, le 30 dudit mois, de m'informer à quel membre de la famille il devait adresser les condoléances de la Société et me demandait si je pouvais me charger de faire déposer la couronne de notre Association sur la tombe de notre Camarade, ou s'il devait l'expédier directement à la famille.

Il me pria, en outre, de demander à un Camarade, habitant Asnières ou ses environs, de vouloir bien lui faire parvenir une notice biographique, afin de perpétuer dans nos Bulletins la mémoire de Le Bref.

En ma qualité de président de la Commission régionale d'Asnières, qui venait d'être constituée depuis quelques mois seulement, et désirant démontrer, s'il en était besoin, que dans toutes les circonstances de la vie nos Commissions régionales sont très utiles aux Camarades qui les fréquentent, je

m'empressai de me rendre à l'adresse indiquée, où je fus reçu par une dame très distinguée, aux cheveux blancs, dont les traits fatigués exprimaient une vive douleur : c'était la mère de notre Camarade. Mise au courant de l'objet de ma visite, la bonne mère se mit à pleurer et, au milieu de ses larmes, me fit, dans ses moindres détails, comme seules savent le faire les mères, le récit de la vie de son bien-aimé fils ; récit émouvant s'il en fut, exprimant les plus profonds sentiments d'amour maternel et d'amour filial.

M^{me} Le Bref accepta avec reconnaissance la couronne offerte par notre Société et voulut bien se charger de la déposer elle-même sur la tombe de son fils.

Cette visite a fait naître en moi une réelle sympathie, une véritable compassion pour cette malheureuse mère ; aussi je me suis fait un devoir d'assister au service de bout de l'an qu'elle a fait célébrer à l'église de la Trinité et de lui renouveler toute la part que la Société avait prise à son chagrin. C'est sous l'impression de ces sentiments que, déférant à son pieux désir, je vais retracer brièvement la vie si bien remplie de celui qu'elle pleure. A cette occasion, j'exprime ici tous mes remerciements à nos camarades Turck (Ang. 1858) et Macherez (Châl. 1858) pour les renseignements complémentaires qu'ils se sont empressés de me fournir sur Le Bref et qui m'ont permis de faire sa biographie.

Jules-Arthur Le Bref était né à Paris le 22 octobre 1842. Il avait onze ans environ quand son père, en mourant, laissa à sa jeune femme la charge de compléter l'éducation de leur unique enfant et d'en diriger l'instruction. La veuve et l'orphelin, restés seuls pour affronter les difficultés de la vie et en surmonter les écueils, resserrèrent davantage, si c'était possible, les liens qui les unissaient : à la tendresse maternelle de tous les instants, un amour filial, qui ne s'est jamais démenti, y répondit.

Le Bref prépara son examen aux Écoles d'Arts et Métiers dans une pension d'Argenteuil et fut reçu avec succès à l'École d'Angers en 1858, d'où il sortit, en 1861, armé de connaissances solides, pour se créer une place honorable dans l'industrie. Doué d'une rare facilité de compréhension et amateur des beaux-arts, il cultivait les muses et la musique, en même temps qu'il étudiait les sciences et s'adonnait au sport de l'atelier.

Il est l'auteur des paroles de la première chanson des Gadzarts, qu'il composa à l'École en 1859, et mise en musique par le camarade Pascal Roumilhac, neuf ans plus tard, vers 1868. Le manuscrit fait partie des nombreuses poésies et des morceaux de musique originaux de Le Bref que sa mère possède, précieusement reliés en un gros cahier. Des six couplets

de celui-ci, on en a conservé trois textuellement, les deuxième, cinquième et sixième, sauf quelques mots qui ont été changés; on a remplacé le premier, qui évoquait les esprits des nonnes de l'abbaye de Ronceray, par une nouvelle stance patriotique.

Telle est l'origine des quatre couplets de la chanson des Gadzarts qui, depuis trente ans, retentit dans toutes nos agapes et à laquelle sont attachés les noms de Le Bref et de Roumillac.

A sa sortie de l'École, Le Bref débuta comme dessinateur à la maison Ernest Gouin et C^{ie}, actuellement Société de construction des Batignolles, où il resta environ deux ans. Ne prévoyant aucun avenir sérieux dans cet emploi, il chercha une situation répondant mieux à ses goûts, et c'est ainsi qu'on le voit successivement chez MM. Aubaniac et Marchal, maîtres de forges à la Villette, puis dans une fabrique de passementeries, et même dans plusieurs maisons de commerce.

Pendant toute cette période, Le Bref cherchait sa voie. Il la trouva enfin en 1872 en entrant chez l'inventeur et le propagateur des râperies annexes des fabriques de sucre, M. Linard, dont il devint le secrétaire particulier et le collaborateur. Il sut bientôt apporter dans la nouvelle carrière qu'il venait d'embrasser l'esprit de méthode que les études scientifiques de l'École lui avaient inculqué; il fit preuve de brillantes qualités d'administrateur et de fabricant expérimenté, qui attirèrent sur lui l'attention des personnes marquantes de la contrée et, notamment de notre camarade Macherez, sénateur, qui se l'attacha en 1881 comme associé, d'abord pour l'exploitation de la Sucrerie de Nogent-sur-Seine, puis pendant douze années consécutives, de la Sucrerie centrale d'Étrépany (Eure) dont il était le directeur.

A une très grande aménité de caractère, Le Bref joignait une fermeté de volonté qui le faisait aimer et respecter de son personnel. Pendant les douze années qu'il est resté à Étrépany, il jouissait de la considération et de la confiance de tous. Bien vite il fut nommé conseiller municipal, puis maire de la ville; ses anciens administrés gardent un souvenir durable des services publics qu'il a ainsi rendus.

En 1877 Le Bref s'était marié à une charmante femme qu'il adorait et avec laquelle s'écoulèrent les plus heureux jours de sa vie, entouré qu'il était, d'ailleurs, de cette affection maternelle si profonde qui le guidait depuis son jeune âge.

Au milieu du bonheur sans nuage dont il jouissait et malgré ses nombreuses et sérieuses occupations, Le Bref composait des *Pas redoublés* très alertes, qui sont aujourd'hui joués dans nos Écoles grâce à l'obligeance de notre Président, et y perpétueront ainsi le souvenir de notre cher Cama-

rade. Sa verve musicale ne tarit pas : il compose de nombreux morceaux édités pour la plupart par MM. E. Baudoux et C^{ie}, à Paris, dont voici les principaux :

Ballade des Poètes errants; Rondels pour la Belle-Amie; Ballade dédiée à M^{lle} Marie Longfier; Tours de valse; Ecce Panis; Ronde des Pages; Je sais qu'aimer est chose vaine; O Salutaris; La chanson des lèvres; Fantaisie pour piano et violon; Diane, polka-mazurka; La Nuit, rêverie.

Malheureusement, la perte de sa femme, survenue en 1894, brisa sa lyre et lui porta un coup terrible qui aggrava son état de santé.

Pendant ces trois années de tristesse, Le Bref, resté sans enfant, se laissa aller au découragement, malgré la tendresse de sa mère et les consolations qu'elle lui apportait : rien de ce monde ne pouvait détacher son esprit de celle qui avait complété son bonheur et ce fut pour lui le chant du cygne, le morceau intitulé *Seul!* dont il composa aussi les paroles. Ses derniers vers :

Dans la sphère éternelle où tout est vérité,
Appelle-moi près d'elle,

dépeignent bien le triste état de son âme.

Il dut se retirer de la vie active et s'installer avec sa mère à Asnières, où il est mort dans ses bras, le 20 mars 1897, au moment où ses amis si nombreux espéraient que le repos allait apporter une grande amélioration à son état.

Le Bref fait honneur à nos Écoles : par son travail, ses aptitudes, son caractère et sa persévérance, il est arrivé à se créer une position indépendante et fortunée; par sa profonde affection pour sa mère, avec laquelle il a toujours vécu et qu'il n'a jamais quittée, il a donné l'exemple du plus pur amour filial et, à ces titres, sa mémoire mérite d'être perpétuée dans notre Société.

Puissent les regrets de ses Camarades et le réconfortant souvenir de la vie si bien remplie de cet homme de bien être un adoucissement à la douleur de sa mère inconsolable!

Henri JULLIEN
(Aix 1849-52).